

Femmes et religions

Femmes et religions ? C'est un thème assez actuel en ce moment. La question du voile islamique a remis le sujet sous les projecteurs, mais il ne s'agit pas seulement, dans le choix de ce thème, de vouloir coller à l'actualité. C'est une véritable question de fond qui concerne toutes les religions et la société, femmes et hommes, dans son ensemble. Elle déchaîne parfois des passions. Il nous faut prendre un peu de recul pour essayer de comprendre ce qui se passe.

Mon exposé abordera :

- Les raisons de changements.
- Une nouvelle relation à mettre en place entre femmes et hommes.
- Les difficultés des sociétés : parité, violences domestiques...
- Les réactions des religions et du catholicisme en particulier face à ce nouvel état de fait. (la non ordination des femmes).
- Les pistes d'évolution pour une relation heureuse des hommes et des femmes puisant ses racines dans l'évangile.

Conclusion en forme de témoignage personnel pour la collaboration hommes/femme dans le dans la rédaction de l'ouvrage *Catéchisme au goût de liberté* par Jacques Gaillot, Alice Gombault et Pierre de Loch.

Transformation de la condition des femmes

Tout d'abord, il nous faut constater que, dans nos pays développés, la condition des femmes s'est transformée en profondeur. Cette transformation n'est pas seulement due à des esprits généreux voulant libérer les femmes ou aux actions des féministes, mais à des facteurs objectifs qui n'avaient pas pour but premier de libérer les femmes, mais qui sont la conséquence d'un certain nombre de progrès.

Notons la diminution de la mortalité maternelle et infantile, que nous ont apporté les progrès de l'hygiène et de la médecine. Là où les femmes n'avaient pas trop de toute leur vie pour assurer la reproduction de l'espèce, et souvent, elles mouraient avant d'avoir accompli leur tâche, aujourd'hui avec deux enfants par femme et la longévité dont elles bénéficient, un temps considérable est dégagé pour leur permettre de s'investir dans d'autres tâches.

La maîtrise de la fécondité leur ouvre une liberté de choix.

Notons aussi l'instruction pour tous et toutes, dont on sait avec quel succès les filles et les femmes profitent.

Tout cela a contribué à l'entrée massive des femmes dans le travail professionnel, ce qui leur apporte une autonomie économique. Les femmes se trouvent donc déliées de deux dépendance ancestrales : la dépendance biologique et la dépendance économique.

Il faut ajouter à ces facteurs objectifs de changement, une prise de conscience collective de l'égalité des hommes et des femmes, développée notamment par les mouvements féministes. Aujourd'hui, on sent bien qu'un modèle de société s'est terminé et qu'un autre est né.

Sortie de l'androcentrisme

Comment peut-on qualifier ces modèles ?

Le premier, dont nous sortons à peine, était marqué par l'androcentrisme. Dans l'androcentrisme, l'homme est le centre, la norme et la femme lui est relative. L'homme masculin se tient en lui-même et possède une identité sociale, apparemment indépendante de celle de la femme. La femme est relative à l'homme (père, époux, fils) ; elle n'existe que par lui et pour lui, socialement, économiquement et parfois psychologiquement. La relativité de l'un à l'autre est unilatérale et non réciproque, autrement dit l'homme n'est pas relatif à la femme. C'est le modèle d'une société organisée sur un mode hiérarchique, selon lequel la femme est subordonnée à l'homme, les enfants aux parents, les classes inférieures aux classes supérieures, les laïcs aux clercs dans l'Eglise, l'humanité à Dieu. Cet ordre social simple permet à chacun et chacune de savoir qui il/elle est, de savoir quel est son rôle et son statut. L'identité de chacun et chacune est claire. Dans une telle organisation sociale, les femmes ne sont pas privées de tout pouvoir, pourvu que celui-ci s'exerce dans les sphères secondes qui leur sont réservées ; elles peuvent même jouir du respect de leur entourage, dans la mesure où elles répondent à ses attentes sociales. Il ne leur convient pas de sortir de leur rôle. Pie XII, dans une encyclique, donne un exemple de ce fonctionnement : *Or à Eve Dieu imposa, outre de multiples peines et souffrances, d'être assujettie à son mari. Epouses et mères chrétiennes, que jamais ne vienne à vous la soif d'usurper le sceptre familial !*¹. Dans cette société d'ordre, chacun et chacune doit avoir sa spécificité, son identité, son particularisme. Chacun, chacune a un domaine séparé. On est là dans des divisions rigides du masculin et du féminin. Ce peut être un modèle sécurisant pour les personnes en quête d'identité dans un monde mouvant. Si j'évoque ce modèle androcentrique, c'est qu'il n'est pas périmé partout et que même là où, pour les raisons que je décrivais en commençant, il ne convient plus, on le voit perdurer dans les mentalités. Même s'il semble bien inéluctable, il est vrai qu'il n'est pas facile de faire face à un tel changement culturel. Avec la mondialisation, même s'il n'est pas réalisé partout, ce nouveau modèle influence les autres cultures.

Face à un tel état de fait, que proposent les sociétés ? Que proposent les religions ? Un retour ou un maintien à l'état antérieur ? Ou bien un engagement lucide dans la nouveauté, soutenant et régulant ces nouveaux modèles de relations entre hommes et femmes, sans nostalgie, mais soucieux de l'épanouissement de chacun et chacune et de l'équilibre d'une société ? C'est vers un tel travail qu'il convient de se diriger.

Dans la société

Depuis la Révolution française, les mentalités sont travaillées par l'idéologie démocratique, même s'il a fallu attendre 1945 pour que le suffrage universel honore enfin sa définition en y incluant les femmes. Quant au droit, il a suivi les évolutions des mœurs en accordant aux femmes les moyens de leur autonomie, et en reconnaissant leurs nouveaux rôles, transformant par exemple la puissance paternelle en autorité parentale. Il y a encore à faire. Pensons à la parité, qui a nécessité une loi et, malgré cela, n'est pas vraiment appliquée dans tous les domaines. Pensons à l'inégalité des salaires entre hommes et femmes, à la double journée de travail des femmes. A la violence dont elles continuent à être victimes. Faut-il évoquer les questions de langage ? La féminisation des noms de métier a été débattue, moquée. Le langage inclusif a du mal à s'imposer. Mais si un certain sexisme demeure dans les mœurs, les lois tentent de l'éradiquer. Ce qui n'est pas le cas des religions où, même lorsqu'il est condamné en théorie, il s'attarde et dans les lois et dans les mœurs.

Dans les religions

¹ FHE n°13.

Comment réagissent les religions ?

Quelques remarques préalables.

Sans être une spécialiste des religions dans toute leur complexité, il me semble que dans toutes les religions, les textes relatifs aux femmes sont ambivalents. On y trouve à la fois des textes qui leur sont favorables et d'autres non, et cela de façon explicite. On y trouve aussi des textes qui, selon l'interprétation que l'on en fait, deviennent soit favorables soit défavorables.

Au sein de la même religion, certains vont se référer à un texte et d'autres à un autre, à une interprétation ou à une autre. Dans toutes les religions, on voit deux principaux courants à l'œuvre : un courant intégriste ou fondamentaliste, prenant les textes de façon littérale et leur donnant force de loi, et un courant historiciste, qui replace les textes dans leur contexte historique et les interprète en fonction de notre histoire actuelle. D'un côté, cela commande un fixisme dogmatique, de l'autre une souplesse évolutive. Le premier engendre des identités claires et un ordre social stable pour ne pas dire immuable, donnant une impression de sécurité ; l'autre permet le progrès et la liberté, mais nécessite une formation culturelle et psychologique pour utiliser à bon escient cette liberté sans en être déstructuré.

Qu'est-ce qui est à l'œuvre dans ces courants ? Est-ce vraiment la religion elle-même ou plutôt la culture dans laquelle s'est enracinée cette religion ? La religion fait partie intégrante de la culture et on ne peut facilement distinguer ce qui vient de l'une et de l'autre. Les représentations sociales et les images mentales qui nous habitent sont à la fois des produits culturels et religieux, les deux pouvant se renforcer ou se trouver en décalage. Malgré les possibilités qu'ont les religions de renouveler les images sociales, il semble qu'elles soient plutôt à la traîne des changements sociaux. L'évolution de la condition féminine dans les pays dits développés depuis ces dernières décennies a transformé les représentations mentales que l'on se faisait des genres. Même dans les pays en voie de développement, l'image de la femme occidentale influence les mentalités, soit pour l'envier, soit pour la rejeter.

Dans la religion catholique

Les textes

L'interprétation de la Genèse

Constatons qu'il y a de la misogynie dans la bible. Cette dernière ne fait qu'intégrer la misogynie commune à tout le bassin méditerranéen : impureté des femmes, tabou des règles, femme vue comme la propriété de son mari, mais aussi méfiance à son endroit. *Je trouve plus amère que la mort, la femme, car elle est un piège, son cœur un filet, et ses bras des chaînes*². Mais, c'est peut-être le récit de la Genèse qui a fait le plus de tort aux femmes.

Les Pères de l'Eglise se sont fondés sur la faute d'Eve pour faire de cette dernière une tentatrice et un suppôt du diable. Au II^{ème} siècle Tertullien qualifie la femme de *porte du diable* car c'est par l'intermédiaire d'Eve que Satan a atteint l'homme. *Toutes les femmes devraient mourir de honte à la pensée d'être des femmes* surenchérit Clément d'Alexandrie. Comment avoir honte de ce qu'on est, alors qu'on n'en est pas responsable ? Pour Jean Chrysostome (IV^{ème} siècle), la femme est *plus nuisante* que n'importe quelle *bête sauvage*. "Selon l'ordre de la nature, il convient que la femme soit au service de l'homme car ce n'est que justice que le moins doué soit au service du plus doué" explique St Augustin. *La femme n'est pas un membre parfait de l'Eglise, mais seulement l'homme* dit St Thomas d'Aquin dans la Somme théologique. Georges Duby et Michèle Perrot ont relevé un tissu d'horreur dans leur histoire des femmes : *Cette grâce féminine n'est que sang, humeur et fiel (...) Et nous qui répugnons à toucher même du bout des doigts de la vomissure et du fumier, comment donc pouvons-nous*

² Ecclésiaste, 7,26.

désirer de serrer dans nos bras le sac d'excrément lui-même³. La femme est la sensualité même car celle-ci domine les femmes⁴. La femme est un animal inapte et ridicule⁵. Pourquoi ces citations⁶ ? Parce que cette façon de penser était répandue et qu'elle a influencé les images sociales de la femme pendant des siècles. En sommes-nous sortis ?

. Du deuxième récit de la création, où Eve est façonnée d'une côte d'Adam, pour devenir une aide pour Adam, on a tiré son statut d'infériorité. On reconnaît aujourd'hui, qu'il s'agit moins d'une côte que du côté d'Adam. Eve sort de son côté pour rester à côté de lui, côte à côte. Du reste, Adam, ébloui par Eve et par cette découverte mutuelle de l'amour et de la sexualité s'exclame : *voici la chair de ma chair et l'os de mes os*. Il met l'accent sur ce qu'ils ont en commun. A l'inverse des animaux, à qui il a donné précédemment un nom, Eve est même que lui. C'est une autre semblable. Il l'appelle Ischa, alors que lui-même s'appelle Isch. Ils ont bien la même racine. La racine étymologique commune renvoie à la racine en humanité. Quant à l'aide, le mot utilisé est celui par lequel Dieu apporte son aide et son secours à l'humanité. Il ne s'agit donc pas d'une infériorité.

Maintien de l'ordre patriarcal

Femmes, soyez soumises à vos maris⁷, Que les femmes se taisent dans les assemblées⁸. Paul apparaît différemment si l'on se réfère à des textes comme l'épître aux Romains par exemple. Sept femmes au moins y sont citées. Pensons à Phoebé que Paul salue comme *sœur et diacre de la communauté de Cenchrées*, diacre, le même titre que celui qu'il se donne à lui-même et à son frère Timothée. Pensons à Priscille qui avec son mari, Aquilas, lui ouvre sa maison de Corinthe et ensuite le suit à Ephèse, où Paul leur confie la poursuite de l'œuvre d'évangélisation. Paul les appelle *ses coopérateurs dans le Christ Jésus*. Et puis, il y a ce beau texte de l'épître aux Galates : *En Christ, il n'y a plus ni homme, ni femme* mais aussi ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre. Il semble qu'« en Christ », comme le dit Paul, soit abolies les trois grandes oppressions de l'homme sur l'homme, à savoir, l'esclavagisme, le racisme et le sexisme.

Des lectures féminines ou féministes de la bible tendent à remplacer une interprétation masculine par une interprétation féminine. Puisque Dieu a des aspects féminins, appelons-le Dieu Mère ; nous serons ainsi plus proches du Dieu miséricordieux ; nous rendrons visible sa face cachée. Le progrès d'une telle lecture reste limité. Il faut aller au-delà du simple renversement du masculin en féminin. Dieu transcende les images sexuées. Il faudrait sans doute aussi sortir du modèle parental qui reste hiérarchique et voir en Dieu un frère et une sœur. Car les représentations dont nous avons besoin évoluent et diffèrent selon les personnes et les cultures. L'infini de Dieu permet le surgissement d'images toujours nouvelles. En rester à une image de Dieu, c'est la durcir, la figer et en faire une idole. La Bible n'a pas fini d'être. La Bible n'a pas fini d'être inventée ; elle n'a pas fini de nous parler. Nous refusons de la considérer comme un livre clos.

Le nouveau testament

Dans le Nouveau testament, c'est l'heureuse surprise du comportement de Jésus vis-à-vis des femmes qui diffère du comportement habituel de son temps et de sa culture. Il se laisse approcher et toucher au grand scandale de certains. Il parle seul à seul avec elles. Des femmes le suivent, disciples à part entière. Ce sont elles qui, au matin de Pâques, sont les premiers témoins

³ Odon, abbé de Cluny, Xe siècle.

⁴ Pierre Lombard, évêque de Paris, XIIe siècle.

⁵ Erasme, XVIe siècle.

⁶ Citations données dans Hébrard M., *Féminité dans un nouvel âge de l'humanité*, Ed. Droguet Ardant, 1993.

⁷ Eph. 5, 20 s.

⁸ 1 Co 14, 34s.

de la résurrection, elles qui n'avaient pas le statut juridique de témoin et il n'existe toujours pas de féminin à ce mot. 'Radotages de femmes', disent les hommes et pourtant Pierre trouve les choses *telles que les femmes les avaient racontées*.

Distorsion entre la théorie et la pratique

C'est dans une lettre de 1988 sur la dignité et la vocation de la femme *Mulieris dignitatem* que Jean-Paul II rompt pour la première fois avec les interprétations bibliques disqualifiantes pour les femmes. Il introduit les notions d'*aide réciproque*, Adam est tout autant aide pour Eve., de *soumission réciproque*, enfin de *radicale parité* entre l'homme et la femme.

En 1995, juste avant la conférence de Pékin sur les femmes, le pape a été plus loin en demandant pardon aux femmes et en reconnaissant la responsabilité que porte l'Eglise dans la dénaturation et la réduction en esclavage des femmes, ainsi que dans les violences qui s'exercent contre elles. Tout n'est pas gagné pour autant car un double schéma de pensée persiste chez le pape. Il ne renonce pas pour autant à son image de La Femme, universelle et éternelle, au lieu de prendre en compte les femmes diversement situées, de La Femme en soi et non vue dans une relation évolutive à l'homme, à une image du *génie féminin* qui s'incarne, à la façon de Marie, dans le service, et non dans le nécessaire exercice du pouvoir. Le pape ne va au bout de la logique de ses nouvelles interprétations, qui devraient introduire les femmes dans tous les postes de décision et de responsabilité. Il exalte les qualités dites féminines de relation, d'accueil, ou de paix.

Le désir légitime de valoriser la différence féminine tend à valoriser surtout sa spécificité biologique, la maternité, et tout ce qui a trait à son appartenance sexuelle. L'homme est une personne et la femme une mère. C'est l'anthropologie stéréotypée des textes officiels de l'Eglise. La femme y est valorisée en tant que vierge, mère ou épouse. Un vieil adage latin disait : *Tota mulier in utero*. Définie par ses organes sexuels, comment la femme ne serait-elle pas considérée comme un objet sexuel ? Objet que l'on recouvre pour le cacher ou qu'on dévoile pour le montrer de façon provoquante, mais toujours objet. L'humanité masculine, au contraire, semble transcender son appartenance sexuelle. Il n'est nulle part fait allusion, dans les textes romains, à une *prédisposition innée* de l'homme masculin à la vocation d'époux, de vierge ou de père. Et l'on sait combien nos sociétés manquent de ces valeurs masculines : fidélité, respect, responsabilité. La valorisation de la femme va jusqu'à l'exaltation de sa mission salvatrice, dans le don, voire le sacrifice, et l'amour. D'indigne qu'elle était pour devenir prêtre, voilà qu'elle devient trop digne d'exercer ces services d'Eglise. C'est au nom d'une *vocation spéciale* de la femme, tellement plus belle et plus sainte, que l'ordination est réservée aux hommes. On glorifie pour mieux rabaisser ou tout au moins maintenir dans la subordination.

Il faut bien voir les mécanismes utilisés pour laisser les femmes dans cet état.

Leur fameuse vocation spéciale est présentée comme faisant partie du dessein de Dieu sur la femme. Comment oser aller contre le dessein même de Dieu ? Cette vocation est donc imposée par des hommes, seuls détenteurs de la connaissance de la volonté de Dieu sur les femmes. C'est donc eux qui vont dire à la femme qui elle est et ce qu'elle doit faire pour être une vraie femme. On sait aussi qu'une domination pleinement réussie est celle qui n'apparaît pas comme telle, mais est intériorisée par les victimes, comme seule identité possible pour elles, comme seule façon d'avoir un statut et même d'être heureuses. Comment ne revendiqueraient-elles pas cette identité et ce statut ? Comment s'étonner que des femmes, pour être elles-mêmes et reconnues dans la société, revêtent 'librement' certains attributs ou symboles de leur féminité ainsi définie ?

Le pape n'a pas évité les dérives dans lesquelles sont tombés certains courants voulant revaloriser la 'féminitude'; L'exaltation de la Femme joue le même rôle que son mépris. Ces deux attitudes tendent à écarter les femmes concrètes et normales, ni sublimes, ni méprisables, de la gestion et de la responsabilité de la vie sociale et ecclésiale et des rôles de représentation.

Les craintes que l'Eglise officielle éprouve se manifestent dans les interdictions répétées et les réactions violentes face à la possibilité de l'ordination des femmes. La non ordination des femmes au sein de l'Eglise catholique constitue un point hautement symbolique. Non seulement l'Eglise se prive de l'apport des femmes, donc de la plénitude des apports humains, pour sa mission, mais encore elle influence par sa pratique les autres secteurs de la société. Ne faut-il pas aller jusqu'à assimiler la non ordination des femmes à une violence exercée contre celles-ci ? En effet, il y a là une situation perçue comme discriminatoire, renforçant l'idée d'une suprématie masculine et finalement rendant l'Eglise complice des violences sociales pesant sur les femmes. Le déséquilibre qu'elle entretient en son sein est un contre témoignage de la bonne nouvelle de la libération et de l'égalité de tous et toutes, qui touche particulièrement les groupes défavorisés.

Ordonner des femmes, c'est en faire des prêtres, des clercs, et les introduire dans les sphères du pouvoir, de la décision et du sacré. L'introduction des femmes dans les ministères ordonnés mettrait fin à un ordre, sur lequel l'Eglise s'est construite depuis le II^{ème} siècle : ordre patriarcal, hiérarchique et clérical. La première des hiérarchies et la plus universelle n'est-elle pas celle qui s'enracine dans la soumission des femmes aux hommes ? Cette soumission est souvent employée comme image de la subordination de l'Eglise au Christ ou de l'humanité à Dieu, d'où découle naturellement celle des laïcs aux clercs, mais aussi celle des pauvres aux puissants ? Comment y renoncer sans mettre tout l'édifice par terre ? On voit comment nos sociétés démocratiques peinent encore à se dégager de cet ordre (loi sur la parité). Et pourtant n'y aurait-il pas une autre image de l'Eglise à faire apparaître ? Plus évangélique, plus conviviale, plus démocratique, plus conforme aussi à l'Incarnation, où Dieu lui-même a renoncé à sa supériorité pour se faire l'un d'entre nous, en la personne de Jésus. Les protestants nous devancent sur ce chemin.

Une nouvelle relation entre hommes et femmes

Une nouvelle relation entre hommes et femmes peut s'enraciner dans l'évangile.

La grande nouveauté du christianisme paraît bien être l'introduction d'une relation nouvelle instaurée par Jésus-Christ entre Dieu et l'humanité, comme entre les êtres humains entre eux.

En Jésus-Christ, Dieu se révèle dans une relation de non pouvoir et de non domination. L'hymne christologique de l'épître aux Philippiens (33) montre l'abandon par le Christ Jésus de l'égalité qu'il avait de droit avec Dieu, pour se faire l'un d'entre nous, pour devenir notre partenaire et casser ainsi tout modèle de subordination. Plus encore, il se fait obéissant jusqu'à la mort et la mort sur une croix, c'est-à-dire qu'il accepte non seulement la mort inhérente à la condition humaine, mais qu'il embrasse aussi une mort déshonorante, lui faisant perdre sa dignité d'homme et le mettant au rang des plus démunis, des plus opprimés et des plus exclus. C'est dans cet état de sous-humanité que le Père le relève par le don du nom de Seigneur, qui n'est autre que le don de la résurrection. Mais ce don est fait au Christ comme premier-né d'entre les morts, c'est-à-dire qu'il concerne l'ensemble de l'humanité. Aussi lorsqu'il remonte vers la gloire du Père, il ne remonte pas seul, mais avec la multitude des êtres humains, qui deviennent ainsi, par grâce, enfants de Dieu, héritiers du Royaume, autrement dit les partenaires de Dieu lui-même. Ce don fait à tous et toutes fonde l'essentielle parité des êtres humains, les rendant partenaires entre eux. C'est donc à trois niveaux différents que nous voyons jouer ici la notion de partenaire : Dieu se fait notre partenaire en Jésus-Christ ; il fait de nous ses partenaires ; et il nous rend partenaires les uns des autres dans notre commune humanité sauvée. Le partenariat n'est ici que la notion actualisée de l'Alliance, mot traditionnel dans la Bible : alliance entre Dieu et son peuple, alliance entre les êtres humains, 'nouvelle et éternelle alliance' scellée par la mort de Jésus sur la croix et renouvelée à chaque eucharistie.

Si nous gardions un doute sur la qualité de la relation ainsi introduite par Jésus-Christ, nous pouvons relire l'épisode du lavement des pieds (Jn 13), qui prend la place de l'institution de l'eucharistie dans le quatrième évangile. Nous y voyons l'homme Jésus jouer le rôle féminin de servante ; ensuite en se baissant devant ses apôtres, c'est lui qui lève les yeux vers eux, inversant à jamais l'attitude de l'être humain habitué à lever les yeux vers le ciel. Il adopte là un comportement de non-domination qui va culminer sur la croix.

La non-domination n'est pas à confondre avec la soumission. Cette dernière est imposée ou acceptée, tandis que la non-domination est choisie, c'est une attitude forte et responsable. *Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne.* Elle a quelque chose d'inattendu et de subversif qui transforme assez radicalement les systèmes de relations dans lesquels on l'introduit.

L'Eglise ne manque certes pas de paroles prophétiques qui pourraient servir de base à de nouvelles relations entre hommes et femmes : outre le comportement de Jésus vis-à-vis des femmes, qui tranchait sur celui de son temps, il y a son commandement nouveau, qui appelle à des relations de mutualité (*Aimez-vous les uns les autres_ ...*" et de non-domination, comme lui-même s'est comporté (*...comme je vous ai aimés*) (37). La nouveauté du commandement tient aux caractéristiques de mutualité et de réciprocité, rendues possibles par l'attitude de non-domination, qui sont aussi les caractéristiques des relations de partenaires.

C'est donc bien la crédibilité du message chrétien d'alliance qui est en cause dans l'établissement ou le non établissement de relations de partenaires entre les sexes au sein de l'Eglise.

Ce qui est visé par ces recherches d'équilibre entre le féminin et le masculin, c'est finalement le progrès de l'humanité, au sein de laquelle il n'y a plus de valeurs réservées à un sexe, mais où hommes et femmes ont accès à toutes les valeurs humaines et sont responsables ensemble de leur plein épanouissement. C'est seulement ainsi qu'ensemble ils pourront témoigner d'un Royaume de Dieu, ouvert à tous et toutes, dans la réconciliation des sexes, prélude à toute réconciliation.

Ce qui est visé, c'est peut-être aussi tout simplement le bonheur pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Nous n'avons pas utilisé le mot 'amour', mais c'est bien de cela dont il est finalement question.